

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Il fallait insister longuement pour que, du geste, il désignât les endroits où il souffrait.

Il avait des somnolences continuelles ; le sommeil ne durait pas longtemps ; toutes les demi-heure, François rouvrait les yeux.

La nuit, c'était la même chose ; son état n'avait pas empiré.

Le médecin major expliquait à ses élèves que cet homme avait reçu une grande secousse cérébrale, car il était tombé sur la tête ; la commotion avait été d'une extrême violence ; il faudrait quelques jours pour que le blessé retrouvât l'usage de la parole.

Il n'y avait qu'à renouveler aux heures fixées les pansements antiseptiques et à attendre que la nature voulût bien seconder les efforts de la science.

Rose demanda navrée :

— Dans combien de temps le médecin espère-t-il que François sera sur pied ?

L'infirmier eut un geste prudent et évasif.

— On ne sait pas encore, répondit-il.

Puisque François ne la regardait pas, puisqu'il semblait à peine la reconnaître, Rose n'avait plus besoin de se contraindre ; elle pouvait ne plus contenir ses sanglots qui l'étranglaient.

Claudinet se mit à pleurer, lui aussi ; sa petite figure charmante avait une expression désolée.

Mme Midoux chercha à calmer la tireuse de cartes :

— Vous n'êtes pas raisonnable, Madame, lui dit-elle sur le ton du reproche affectueux... M. Champagne vous entend certainement... Il ne peut pas parler, mais il a toute sa raison... C'est des maladies comme ça...

Rose voulut se maîtriser encore. L'effort qu'elle fit détermina une quinte de toux qui la secoua de la façon la plus lamentable.

La mère fut forcée de confier son enfant à la cuisinière. La pauvre femme suait à grosses gouttes

De ses deux mains elle se comprimait l'estomac, comme pour empêcher quelque chose de se déchirer dans sa poitrine.

Quand elle fut un peu remise, elle regarda tristement le petit paquet qu'on lui avait permis d'entrer et qui était destiné au blessé.

Il contenait des oranges, des petits gâteaux secs et des confitures d'abricots.

Hélas ! François n'était pas près de goûter à ces douceurs.

Elle déposa le paquet sur la tablette de chevet, à côté d'un pot à tisane.

L'infirmier alla au-devant de la recommandation que Rose se proposait certainement de lui faire.

— Soyez tranquille, madame, dit-il, ce ne sera pas perdu... Dès que le blessé commencera à manger, j'aurai soin de lui donner toutes ces bonnes choses ; mais il vaut mieux que je les resserre dans mon armoire... Parce que, quelquefois, n'est-ce pas ?...

L'homme qui occupait le lit voisin était un fantassin famélique soigné pour des douleurs rhumatismales. Le pauvre diable avait un appétit infernal, et le docteur ne pouvait dépasser pourtant en sa faveur les quatre portions qui sont le maximum de nourriture de l'hôpital.

Qu'on ne s'imagine pas que ces quatre portions représentent quelque chose d'énorme ; elle sont loin d'équivaloir encore à ce qu'un homme bien portant mangerait à son déjeuner.

Le malade jetait un regard de convoitise sur ces extra.

Il n'avait personne pour lui apporter de friandises, auxquelles il aurait fait pourtant le plus grand honneur.

Du reste, les visiteurs étaient rares. Dans les hôpitaux civils, les salles sont encombrées par le public, aux heures où il est admis.

Les parents, les amis, se pressent autour du lit des malades, qui retrouvent pendant ces courts moments un peu de gaieté. Mais, aux Récollets, au Gros-Caillou, au Val de Grâce, les infortunés troubades,

que les hasards du recrutement font venir des quatre coins de la France, ont peu de relations à Paris.

Le camarade de lit, quand c'est un bon et sensible garçon, vient voir son copain ; les autres, avec la belle insouciance de la jeunesse, ne tiennent guère à sacrifier une partie de leur temps en visitant les compagnons malades ; ils préfèrent la promenade, dont ils ne peuvent largement profiter que le dimanche.

La payse, cuisinière ou bonne à tout faire, vient quelquefois aussi, à la condition que ses maîtres lui aient donné congé.

François Champagne était privilégié. Etienne Poulot vint bientôt se joindre aux deux femmes.

— Je lui trouve meilleure mine, déclara le camarade, pour réconforter Rose, mais sans grande conviction.

La tireuse de cartes, pour la centième fois, regarda anxieusement le blessé.

Il n'était pas pâle ; au contraire, le visage était plutôt coloré.

C'était la fièvre qui ne quittait pour ainsi dire pas François ; mais si ses joues restaient empourprées, ses lèvres étaient blanches, excoriées par le feu intérieur qui le rongait.

Champagne eut encore un visiteur inattendu.

Son capitaine vint le voir.

C'était un homme au visage énergique, mais dont les yeux respiraient la bonté.

Il examina son soldat et hocha la tête.

François sortit de sa torpeur. Il eut un mouvement, comme si le sentiment de la hiérarchie lui revenait subitement et qu'il voulût saluer son chef.

— Ne bougez pas, mon brave Champagne, dit le capitaine... Vous me reconnaissez, hein ?

— Oh ! oui, fit le blessé... Oui, mon capitaine...

— Ça va mieux ?

— Ça ne va pas fort, balbutia le pompier.

— Il commence à parler, dit Poulot, qui eut un sourire d'espoir.

La tireuse de cartes reprit :

— Et nous, François, tu nous reconnais aussi ?...

— Rose ! soupira-t-il...

— Tiens ! Claudinet te regarde... Le pauvre chéri, il ne sait pas pourquoi tu es couché là...

— Claudinet ! soupira encore François... Oui... Oui... Je l'ai vu tout à l'heure... Pauvre gosse !

— Tu joueras bientôt avec lui.

L'enfant bégaya :

— Papa... Joujou... Cheval !...

Le capitaine reprit :

— Ecoutez-moi, Champagne... Le colonel a décidé de vous accorder la récompense que vous avez méritée... Vous allez être nommé caporal.

— Merci, dit encore le pompier dans un soufuffle.

Il referma les yeux.

L'infirmier de garde cria :

— On va fermer !

Rose eut un tressaillement de douleur.

Alors, elle allait être obligée de quitter François ! Elle ne pourrait le revoir que le jeudi suivant ! Ce n'était pas possible !

Dans sa cervelle enfiévrée, elle se demanda s'il n'y avait pas moyen de faire transporter le blessé chez elle. Il y serait entouré de soins ; le médecin viendrait quatre fois par jour : la brave femme ne regarderait pas à la dépense.

Elle donnerait tout ce qu'elle possédait pour que son François se rétablît plus promptement.

Elle s'adressa à l'officier, qui après avoir pressé la main inerte de François, s'appretait à partir.

— Mon capitaine, supplia la mère de Claudinet, voulez-vous me permettre de vous dire un mot ?

— Parlez, madame.

— Je ne suis pas pauvre... Je suis même à mon aise, relativement... Je voudrais...

Elle n'osa pas achever, comprenant que ce qu'elle allait demander était énorme.

— Vous êtes une parente de Champagne ? interrogea le capitaine.

— Oui, monsieur... Je suis sa femme... Ce petit-là est notre fils...

Le capitaine fut touché, malgré sa rudesse militaire.

— Que désirez-vous ?

Elle s'enhardit :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de transporter François Champagne chez nous ? prononça-t-elle.

— C'est impossible, madame...

Elle courba la tête et se remit à pleurer.

Depuis qu'elle avait appris la fatale nouvelle, la mère de Clau-